

HOMÉLIE 12

«Car ce Melchisédech, roi de Salem, et prêtre de Dieu très-haut, qui vint au-devant d'Abraham, lorsque celui-ci retournait de la défaite des rois, et qui le bénit, auquel aussi Abraham donna la dîme de tout ce qu'il avait pris; qui s'appelle premièrement, selon l'interprétation de son nom, roi de justice, puis de Salem, c'est-à-dire roi de paix; qui est sans père, sans mère, sans généalogie, dont la vie n'a ni commencement ni fin, étant ainsi l'image du Fils de Dieu, demeure prêtre pour toujours.»

1. Voulant montrer la différence entre l'Ancien et le Nouveau Testament, Paul la fait pressentir en plusieurs endroits, comme pour préluder à sa doctrine et préparer ainsi les oreilles de ses auditeurs. Dès le début, il jette en quelque sorte les fondements en posant ces principes : Dieu leur a parlé par ses prophètes; mais à nous, par son Fils. Il s'est manifesté à eux de différentes manières; pour nous, c'est son propre Fils qui nous l'a révélé. Puis, après avoir déclaré qu'il était le Fils et ce qu'il fait, en leur prescrivant de lui obéir, pour éviter les malheurs arrivés aux Juifs, après avoir dit qu'il était le pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech, et désiré souvent de démontrer la différence dont nous avons fait mention; après avoir, dis-je, prodigué d'abord ses exhortations et reproché aux Hébreux leur faiblesse, puis, les avoir réconfortés et remplis de confiance, il entreprend la démonstration qu'ils auraient écoutée difficilement, si, au lieu d'être fortifiés, ils avaient eu l'âme abattue. Vous en avez la preuve dans l'Écriture : «Ils n'écoutèrent point Moïse à cause de leur pusillanimité.» (Ex 6,9) C'est pourquoi, ayant dissipé leur découragement par des paroles tour à tour sévères et pleines de bonté, il arrive aux arguments. Et que dit-il ? «Ce Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Dieu très-haut.» Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans la figure même il fait voir une grande différence; car, je l'ai dit, il se sert de la figure pour arriver à la vérité, du passé pour affirmer le présent, à cause de la faiblesse de ses auditeurs. «Ce Melchisédech, roi de Salem, et prêtre du Dieu très-haut, qui vint au-devant d'Abraham, lorsqu'il retournait de la défaite des rois, et qui le bénit, auquel aussi Abraham donna la dîme de tout ce qu'il avait pris.»

Après avoir sommairement exposé la narration, il l'envisage au point de vue mystique. Et, commençant par le nom, «qui s'appelle premièrement, dit-il, selon l'interprétation de son nom, roi de justice.» En effet, *Sedech* signifie justice, et *Melchi*, roi; Melchisédech veut donc dire roi de justice. Voyez-vous le soin qu'il apporte à expliquer la dénomination ? Mais quel est ce roi de justice, sinon notre Seigneur Jésus Christ ? Il le qualifie ensuite de roi de Salem, nom de ville; ce qui signifie roi de paix, selon la désignation de Salem, et convient encore au Christ : n'est-ce pas lui qui nous rend justes, et qui pacifia tout ce qu'il y a sur la terre et dans les cieux ? y a-t-il d'autre roi de justice et de paix que notre Seigneur Jésus Christ ? L'Apôtre établit une autre différence : «Qui est sans père, sans mère, sans généalogie, dont la vie n'a ni commencement ni fin, étant ainsi l'image du Fils de Dieu, et demeure prêtre pour toujours.» Comme on opposait à ces paroles : «Vous êtes le pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech,» que ce denier était mort et n'avait pas été toujours pontife, voyez comment il l'envisage. On aurait pu lui objecter : Qui donc a osé le dire d'un homme ? Je ne le dis pas en réalité, répond-il; comme s'il disait : Nous ne savons pas quel fut son père, ni quelle fut sa mère; nous ne savons pas non plus quel fut son commencement et quelle fut sa fin. – Mais de ce que nous ignorons ces choses, s'en suit-il qu'il ne soit point mort et qu'il n'ait eu ni père ni mère ? – Non certes, et c'est avec raison que vous dites qu'il est mort et qu'il a eu des parents. – Comment donc dites-vous : «Qui est sans père, sans mère ?» Comment dites-vous aussi : «Qui n'a ni commencement ni fin de sa vie ?» – Comment ? – Parce que l'Écriture n'en fait pas mention. Et qu'est-ce à dire ? Cela signifie que, de même que Melchisédech est sans père, parce qu'il est sans généalogie; de même le Christ n'en a point sur la terre.

2. Voilà pour ce qui regarde le commencement et la fin. De même aussi que nous ignorons le commencement et la fin de sa vie, parce qu'il n'en est pas question; de même nous ignorons le commencement et la fin de Jésus, non pas parce que les Écritures n'en parlent pas, mais parce qu'il n'en a point. L'un est la figure, et c'est pourquoi cela n'est pas écrit de lui; l'autre est la vérité, et de là vient la différence. Comme, lorsqu'il s'agissait des noms, les appellations de roi de justice et de paix n'étaient que l'apparence d'un côté, tandis que de l'autre elles représentaient la réalité; il en est ainsi pour le reste. Comment donc le Christ commence-t-il ? Vous voyez que le Fils n'a pas de commencement, ce qui ne veut pas dire qui

n'a pas de principe; cela ne saurait être; car il est engendré par le Père, dont il ne serait pas le Fils, sans cela. Il est dit que Melchisédech n'a ni commencement ni fin. «Etant ainsi l'image du Fils de Dieu.» En quoi consiste la ressemblance ? En ce que nous ignorons également leur commencement et leur fin : pour l'un, parce qu'il n'en est pas parlé; pour l'autre, parce qu'il n'en a pas réellement. Telle est la similitude. Si elle existait en tout point, ils ne représenteraient pas la figure et la réalité; tous deux seraient la figure. C'est ainsi que dans les images il y a des choses qui se ressemblent et d'autres qui diffèrent. Il y a de la ressemblance dans les lignes et dans les traits; mais, que l'on colorie le dessin, et la différence apparaît au premier coup d'œil : ceci est ressemblant, cela ne l'est pas. «Considérez donc combien grand il doit être, puisque le patriarche Abraham lui donna la dîme de ses dépouilles.» Jusque-là Paul a tracé la figure; plein de confiance désormais, il montre qu'elle surpasse en éclat les choses réelles et véritables des Juifs. Or, si celui qui n'est que la figure de Jésus Christ l'emporte autant non seulement sur les prêtres, mais sur le grand pontife lui-même, que direz-vous de la vérité ?

Voyez-vous comme il prouve abondamment la supériorité ? «Abraham lui donna la dîme de ses dépouilles.» C'étaient les prémices du butin. On ne peut pas dire qu'il les lui offrit pour avoir pris part à la guerre; car Paul mentionne seulement qu'il alla au-devant d'Abraham, lorsqu'il retournait de la défaite des rois, indiquant ainsi que Melchisédech était demeuré chez lui, et qu'Abraham toutefois lui donna les prémices des dépouilles conquises. «De même ceux qui, étant de la race de Lévi, entrent dans le sacerdoce, ont droit, selon la loi, de prendre la dîme du peuple, c'est-à-dire de leurs frères, quoique ceux-ci soient sortis d'Abraham aussi bien qu'eux. Telle est la prééminence du sacerdoce, que ceux qui n'ont que l'honneur d'une même origine et d'un ancêtre commun, sont estimés bien au-dessus des autres et en reçoivent la dîme. Quand donc il se trouve quelqu'un auquel ils la paient à leur tour, est-ce que ceux-ci ne sont pas considérés comme des laïques, tandis que celui-là est mis au rang des prêtres ? Ce n'était pas tout; il ne leur était pas même égal en honneur; il était d'une autre origine. Abraham n'eût pas donné la dîme à un étranger, si cet étranger n'avait pas été revêtu d'une autorité supérieure. Oh ! qu'a fait Paul ? Plus qu'il n'est croyable : dans son Epître aux Romains, il déclare qu'Abraham est le chef et le principe de nos institutions et de celles des Juifs. Mais ici il ose beaucoup contre lui en faisant voir qu'un incirconcis lui est bien supérieur. Et comment le fait-il voir ? parce que Lévi a donné la dîme ? – Abraham, dit-il, l'a donnée. – Que nous importe ? – Beaucoup; car vous ne prétendez pas que les lévites fussent au-dessus d'Abraham. «Mais celui qui n'a point de place dans leur généalogie, a pris la dîme d'Abraham.» Paul ne passe pas légèrement; il ajoute : «Et il a béni celui à qui les promesses ont été faites.» Comme c'était de tout point une gloire pour tous les Juifs, il leur montre la supériorité de cet homme, telle dans l'opinion de tous. «Or, il est sans contredit que celui qui reçoit la bénédiction, est inférieur à celui qui la donne.» Cela veut dire qu'il est évident pour tous que la bénédiction tombe de celui qui est plus élevé sur celui qui l'est moins.

Donc, la figure du Christ est au-dessus de celui-là même qui avait reçu les promesses. «En effet, dans la loi, ceux qui reçoivent la dîme sont des hommes mortels; au lieu que celui qui la reçoit ici n'est représenté que comme vivant.» Allant au-devant de cette objection : Pourquoi remontez-vous aux temps passés ? et qu'importe à nos prêtres qu'Abraham ait payé la dîme ? parlez de ce qui nous regarde, il ajoute : «Et, pour ainsi dire ...» Il fait bien de restreindre ce qu'il n'énonce pas clairement, de peur de frapper avec trop de force. «Lévi, qui reçoit la dîme des autres, l'a payée lui-même en la personne d'Abraham.» –Comment ? – «Puisqu'il était encore dans Abraham, son aïeul, lorsque Melchisédech vint à la rencontre de ce patriarche.» Lévi étant donc en lui, paya par lui la dîme longtemps avant d'avoir vu le jour. Il ne dit pas : Les lévites, mais : Lévi; ce qui était davantage, comme il l'entendait, pour en induire la prééminence désirée. Voyez-vous quelle différence existe entre Abraham et Melchisédech, qui est la figure de notre pontife ? Il montre de plus que la supériorité émane, non de la nécessité, mais de la volonté. Le premier a donné la dîme qui est due au prêtre; le second a béni, ce qui vaut mieux. Cette supériorité passe aussi aux descendants. Paul réfute les raisons des Juifs d'une manière admirable et triomphante. «Vous êtes devenus faibles,» (Heb 5,11) leur disait-il, parce qu'il désirait jeter des fondements qui ne leur permissent plus de reculer; car telle est sa prudence, qu'il se prépare avant d'attaquer. En effet, les hommes sont difficiles à persuader et demandent beaucoup de soins, plus encore que les plantes. D'un côté, il ne s'agit que de la nature des corps et du terrain, qui cède aux efforts de l'agriculteur; de l'autre, c'est la volonté, maîtresse de choisir, susceptible d'une infinité de changements, et qui choisit tantôt une chose, tantôt une autre, inclinée d'ailleurs au mal.

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

3. C'est pourquoi il faut que nous veillions sans cesse pour ne pas tomber dans la torpeur. «Assurément celui qui garde Israël ne s'assoupira ni ne s'endormira point ... Ne permettez pas que votre pied soit ébranlé.» (Ps 120,4) Le Psalmiste ne dit pas : Ne soyez pas ébranlé, mais bien : «Ne permettez pas.» Permettre est donc en notre pouvoir, et non pas en celui d'un autre. Si nous voulons nous tenir fermes et immobiles, nous ne serons pas ébranlés. C'est ce qu'il a implicitement dit par ces paroles : – Hé quoi ? Dieu n'a-t-il aucun pouvoir ? – Dieu est le maître de toute chose, mais non au point de léser notre liberté. Il est donc à la fois en notre pouvoir et en son pouvoir d'agir. Nous devons d'abord faire un bon choix, et, quand nous l'avons fait, il intervient. Il ne prévient pas notre volonté, pour ne pas détruire notre libre arbitre. Mais, lorsque nous nous sommes décidés, il nous vient utilement en aide. – Pourquoi donc, si c'est en notre pouvoir, Paul dit-il : «Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu, qui fait miséricorde ?» (Rom 9,16) D'abord, il ne le dit pas comme venant de lui, il le fait découler de ce qui précède; c'est après avoir dit : «Je ferai miséricorde à qui il me plaira de faire miséricorde, et j'aurai pitié de qui il me plaira d'avoir pitié,» (Ibid., 15) qu'il ajoute : «Cela ne dépend donc ni de celui qui veut, ni de celui qui court; mais de Dieu, qui fait miséricorde.» – Et puis, insisterez-vous, que peut-il répondre encore ? – En second lieu, nous pouvons le dire, il prétend que ce qui dépasse le pouvoir de chacun appartient entièrement à Dieu. Nous sommes les maîtres de choisir et de vouloir; mais Dieu seul peut accomplir et achever. Or, comme cc qui est au delà, est à lui, Paul déclare que tout est à lui, suivant en cette circonstance la coutume que nous avons nous-mêmes, lorsque nous voyons de beaux édifices, d'en attribuer tout le mérite à l'architecte, bien qu'il ne lui revienne pas entièrement; car il convient de faire la part des ouvriers, du maître qui fournit les matériaux et de bien d'autres. Mais, comme l'architecte y a le plus contribué, nous disons qu'il a tout fait. Si encore nous voyons de grandes multitudes, ne disons-nous pas qu'elles renferment tout le monde, et par contre ne réduisons-nous pas le petit nombre à personne ?

Ce qui fait dire à Paul : «Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court; mais de Dieu, qui fait miséricorde.» En parlant ainsi, il obtient deux grandes choses : d'abord, il nous empêche de nous enorgueillir de nos bonnes œuvres; en second lieu, il fait que nous en rapportons justement la cause à Dieu. Quelles que soient, dit-il, votre activité et votre ardeur, ne vous glorifiez pas de ce que vous avez bien fait; tous vos efforts seraient vains si vous n'aviez reçu le secours d'en haut. Il est manifeste qu'en l'obtenant vous réussirez dans ce que vous entreprendrez, à la condition d'y appliquer votre activité et votre volonté. Il ne dit donc pas que nous nous empressons en vain; mais bien que cet empressement est inutile si nous pensons avoir tout fait, et si nous n'attribuons pas à Dieu la plus large part. Dieu n'a pas voulu tout se réserver, pour ne pas paraître nous couronner sans raison; il n'a pas voulu non plus que nous fussions maîtres absolus, pour que nous ne fussions pas tentés d'orgueil. Si nous nous enflons, si nous avons une haute opinion de nous-mêmes, lorsqu'il ne nous revient que la plus petite part, que ne ferions-nous pas, supposé que nous eussions droit à tout ? Dieu a fait beaucoup pour rabattre notre arrogance. «Et son bras est toujours levé.» (Is 5,25) De combien de passions ne nous a-t-il pas environnés, pour retrancher cet orgueil de combien de bêtes féroces ! Et, lorsqu'on en trouve qui disent : Pourquoi cela ? à quoi bon ? ils parlent contre la volonté de Dieu. Hé quoi ? il vous a placés au milieu de telles craintes, et vous ne vous humiliez pas; loin de là, si quelque événement heureux de minime importance vous arrive, voilà que vous vous élevez jusqu'aux cieux.

4. C'est pourquoi ces rapides changements et ces calamités subites qui ne servent pas à nous instruire, ces morts fréquentes et prématurées; et pourtant nous nous conduisons comme si nous étions immortels; nous ravissons, nous fraudons, comme si nous ne devons jamais rendre compte; nous bâtissons, comme si nous étions destinés à demeurer toujours ici-bas; ni la parole de Dieu, qui retentit chaque jour à nos oreilles, ni les événements ne nous peuvent éclairer. Pas de jour, pas d'heure où nous ne soyons à voir de nombreuses funérailles : tout cela est inutile; rien ne vient à bout de notre opiniâtreté. Nous ne pouvons devenir meilleurs au spectacle des malheurs d'autrui, pour ne pas dire que nous ne le voulons pas; mais, dès que nous sommes nous-mêmes dans le deuil, alors nous sommes abattus; et, si Dieu relâche sa main, nous reprenons notre superbe. Personne n'a de goût pour les choses d'en haut, personne ne dédaigne celles d'en bas, personne ne regarde vers le ciel; nous sommes inclinés vers la terre comme des pourceaux couchés sur le ventre et se vautrant dans la boue. Oui, c'est ainsi que beaucoup d'hommes se souillent dans la fange la plus noire, et ne le comprennent pas. Or, il vaut mieux être sali par une boue immonde que par le péché. Dans le premier cas, on s'est bientôt lavé et l'on devient comme celui qui ne serait pas tombé dans le borbier : pour celui qui est tombé dans le gouffre du péché, la souillure est telle, qu'elle ne

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

peut être effacée par l'eau; elle a besoin de beaucoup de temps et d'une pénitence parfaite, de larmes et de gémissements, d'une lamentation plus grande et plus forte que celle que vous manifestez pour la perte des êtres qui vous sont les plus chers. De ces souillures, les premières ne sont qu'extérieures, et c'est pourquoi nous les faisons disparaître aussitôt; les autres sont intérieures, et c'est pourquoi nous avons de la peine à les effacer en nous purifiant. «Car c'est du cœur que partent les mauvaises pensées, les fornications, les adultères, les larcins, les faux témoignages.» (Mt 15,19) C'est ce qui faisait dire au Prophète : «Créez en moi, Dieu, un cœur pur;» (Ps 50,12) et à Jérémie : «Jérusalem, purifiez votre cœur de sa corruption.» (Jer 4,14)

Voyez-vous qu'il appartient en même temps à Dieu et à nous de bien faire ? Entendez l'Évangéliste : «Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu.» (Mt 5,8) Purifions-nous dans la mesure de nos forces; effaçons nos péchés. Le Prophète nous l'enseigne : «Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées.» (Is 1,16) Qu'est-ce : «De devant mes yeux ?» Il en est, en effet, qui paraissent exempts de péchés, mais seulement aux yeux des hommes; pour Dieu, ce sont manifestement des sépulcres blanchis. C'est pourquoi Dieu dit : «Otez de devant mes yeux. Apprenez à faire le bien; recherchez ce qui est juste; faites justice au faible et à l'orphelin. Et venez, et soutenez votre cause contre moi, dit le Seigneur. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige; et, quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blancs comme la laine.» (Ibid., 17,18) Voyez-vous qu'il faut que nous commençons à nous purifier, et qu'alors Dieu agit à son tour ? car, après avoir dit : «Lavez-vous, purifiez-vous,» il ajoute : «Je vous rendrai blancs.» Donc, qu'aucun de ceux qui ont atteint aux extrêmes limites du péché, ne désespère de son état. Quand même, dit le Seigneur, vous seriez entrés dans l'état du péché, et, pour ainsi dire, dans sa nature même, ne craignez pas. Aussi promet-il de ramener dans un état contraire, non pas ceux dont les péchés seraient de couleur faible et légère, mais ceux qui seraient dans l'essence même du mal. Non seulement il s'engage à les laver, mais à les rendre aussi blancs que la neige et la laine; et cela pour nous donner bon espoir. Elle est donc bien grande la vertu de la pénitence, puisqu'elle nous rend pareils à la laine et à la neige, quelle que soit la couleur que le péché ait donnée à nos âmes. Efforçons-nous donc de devenir purs; Dieu ne nous demande rien qui soit au-dessus de nos forces : «Faites justice, nous recommande-t-il à l'orphelin; faites-la aussi à la veuve.» (Ibid., 17) Voyez-vous comme se trouve toujours en Dieu une éclatante preuve de miséricorde et de protection pour ceux qui sont accablés par l'injustice ? Travaillons à ces bonnes œuvres et nous pourrions obtenir les biens de la vie éternelle par la grâce de Dieu. Puisse nous tous en être jugés dignes en Jésus Christ notre Seigneur, à qui, avec le Père et le saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles, gloire, puissance, honneur. Amen.